

FESTIVAL S
été 2001

● L'ORAGE qui s'est abattu sur Avignon vendredi 6 juillet a entraîné l'annulation de la première de *L'Ecole des femmes*, de Molière, mise en scène par Didier Bezace... Partie

remise au lendemain, et l'on découvre un des plus forts décors jamais dressés dans la Cour d'honneur du Palais des papes, dû à Philippe Marioge. ● « L'ÉCOLE » DE DIDIER BEZACE

est une tragédie, auscultant de manière froide la solitude d'Arnolphe, homme retranché du monde. ● FACE À PIERRE ARDITI, vers lequel convergent tous les regards, Agnès

Sourdillon fait bien mieux que tenir le choc dans le rôle d'Agnès. ● AUTRE MISE EN SCÈNE virtuose, celle de Xavier Durringer pour sa nouvelle pièce, *La Promise*.

Variation en noir et blanc sur le thème de l'éternel masculin

Avignon/Théâtre. Dans l'un des plus beaux décors jamais dressés dans la Cour d'honneur du Palais des papes, Pierre Ardit est Arnolphe, de « L'Ecole des femmes », sous la direction déterminée de Didier Bezace

L'ÉCOLE DES FEMMES, de Molière. Mise en scène : Didier Bezace. Avec Pierre Ardit, Agnès Sourdillon, Christian Bouillette, Gilles David, Daniel Delabesse, Thierry Gibault, Martine Thinières, Olivier Ythier. Cour d'honneur du Palais des papes, les 9, 10, 11, 12 et 13, à 22 heures. Tél. : 04-90-14-14-14. De 120 F (18,29 €) à 200 F (30,49 €). Durée : 2 h 40. Le spectacle sera repris au Théâtre de la Commune d'Auberwilliers, du 15 janvier au 8 mars 2002, puis en tournée, du 13 mars au 15 juin, à Marseille, Toulouse, Chalon-sur-Saône, Villeurbanne, Sceaux, Châlons-en-Champagne, Amiens, Le Petit-Quevilly.

AVIGNON

de notre envoyée spéciale

On oublie tout. L'orage qui s'est abattu vendredi 6 sur Avignon, alors que le public s'apprêtait à entrer dans la Cour d'honneur pour la première de *L'Ecole des femmes*. Les éclairs, la pluie en hallebardes, les femmes courant avec leurs escarpins détrempés, les rigoles dans les rues, l'attente dans les bars et les restaurants, puis l'annonce, vers onze heures du soir, que le spectacle était annulé. Le petit défilé fataliste des invités – en tête, Catherine Tasca, la ministre de la culture et de la communication – vers les loges du palais pour reconforter les comédiens et l'équipe du festival... Demain est un autre jour.

On oublie aussi hier, le XVII^e siècle, Molière écrivant *L'Ecole des femmes* au moment de son mariage avec Armande Béjart, sœur (ou fille ?) de sa compagne Madeleine. La différence d'âge qui les sépare (il a trente-neuf ans, elle, à peine vingt), l'excitation et les peurs qu'elle suscite. Le triomphe de la pièce à sa création, en 1662 – De Visé, chroniqueur de l'époque : « *Tout le monde l'a trouvée méchante, et tout le monde y a couru.* » Le scandale attisé par les détracteurs



Arnolphe (Pierre Ardit), aigle défait qui jette sa « gueule » en pâture aux spectateurs, et Chrysalde (Christian Bouillette).

de Molière – inceste, ou pas inceste ? La postérité de la pièce, mal vue jusqu'à ce que Louis Jouvet s'en empare.

Tout cela, on l'oublie donc, et on entre dans la Cour. Qui est Arnolphe 2001 ? Un homme de dos, vêtu d'un long manteau noir de voyage, la main sur un bâton presque aussi grand que lui (le tient-il, ou est-ce le bâton qui le soutient ?), la chevelure blanche au vent, une valise à ses pieds. Cet homme est sur une île : un plancher de bois âpre, posé sur des poutrelles, plusieurs mètres au-dessus du sol caillouteux. Un endroit dangereux : un faux pas de côté, et ce serait la chute. Du jamais vu dans la Cour : trente-six

mètres carrés d'aire de jeu, quand le plateau en offre quatre cents. Mais le plateau, ici, disparaît : c'est le vide entre les poutrelles d'où émergent six clochers gothiques (la ville).

LA SOLITUDE D'UN HOMME

Didier Bezace et son décorateur (Philippe Marioge) ont tenté le pari de casser l'espace. Ils ont remarquablement réussi. Le décor de *L'Ecole des femmes* est l'un des plus forts qu'il ait été donné de voir dans la Cour d'honneur. Le regard ne se perd pas : tous les yeux sont sur Arnolphe, qui est lui-même une variation en noir et blanc – noir du costume, blanc des cheveux et du

visage, qui souvent ira jusqu'à devenir blême. Pour parfaire l'image, les éclairages (Marie Nicolas) ne sortiront jamais d'une palette blanche, un blanc cru qui troue la nuit, dessine les traits et accuse les coups.

On aura compris qu'il n'est point question ici de trop rire. L'heure est à la tragédie inversée : Arnolphe, quarante-deux ans, veut épouser Agnès, dix-sept ans, qu'il a fait élever hors du monde pour la préserver de toute tentation et la cueillir, idiote si possible, parfaitement docile en tout cas. Mais il ne peut s'empêcher de se demander, l'heure venue, s'il ne court pas le risque d'être cocu, son obsession.

La belle affaire, qui fait se gausser depuis que le monde est monde ! Cet Arnolphe-là, qui est, en son ridicule, le moteur comique de *L'Ecole des femmes*, n'intéresse pas Didier Bezace, qui le paye : des passages taillés pour le rire tombent à plat.

Le metteur en scène, qui aborde Molière pour la première fois, ausculte d'une manière froide, déterminée et noire, la solitude d'un homme qui s'est lui-même retranché du monde, au point que sa vie n'est plus qu'un long soliloque, loin du réel dont il sait qu'il lui échappe (l'île du décor). Parfait exemple de l'amour comme projection de son désir d'aimer, Agnès compte donc infiniment, et peu :

c'est le fantôme d'un homme qui s'interroge sur sa masculinité – propos moderne, troublant, égoïste et immortel.

Agnès, parlons d'elle. Didier Bezace pouvait-il trouver meilleure comédienne qu'Agnès Sourdillon pour tenir le choc face à Arnolphe-Pierre Ardit ? Avec sa robe bleue à col Claudine, sa frange et ses tresses rousses, elle a tout de l'image qu'on se fait de la « jeune première ». Mais elle a tellement plus : la clarté du regard qui n'a pas oublié ce qu'Arnolphe lui a fait endurer (hors du monde, belle enfant !); la promesse des horreurs qu'elle ferait subir à cet homme si elle devait l'épouser ; le déni évident, absolument naturel, du péché d'orgueil qui a prévalu à son éducation. Agnès Sourdillon est parfaite dans Agnès. Elle n'a pas à composer avec son rôle – ce que font les autres comédiens : Chrysalde, l'ami, (Christian Bouillette) et Horace (Olivier Ythier), l'amoureux d'Agnès, sont mis en scène comme des doubles d'Arnolphe ; l'un, jeune qui aimerait la vie sans façon mais non sans ironie, l'autre, revenu de tout, sage par dépit de ne plus pouvoir.

Et lui, donc, qui est seul, à ne pas quitter le plateau (sauf pour une scène) : Pierre Ardit, objet de toutes les attentions. Pierre Ardit et sa diction syncopée, qui parfois mange les mots tant il semble pressé d'atteindre son but (alors un « *J'enrage* » claque, coup de fouet dans la nuit). Pierre Ardit en aigle défait, qui jette sa « gueule » en pâture aux spectateurs, décidé à en découdre, à prouver qu'on peut jouer Poiret et Molière. Parfois, l'acteur s'oublie, devient cabot ; mais la direction de Didier Bezace le tient, il s'y accroche, il sait déjà qu'il ne peut jouer Arnolphe qu'en état de perte de soi. Il sait aussi que toute création dans la Cour est une répétition. Il y va, en attendant de s'oublier vraiment, de se perdre, et d'être Arnolphe.

Brigitte Salino



FESTIVALS DE L'ÉTÉ

L'« Ecole » à Avignon

Didier Bezace et son décorateur Philippe Marioge offrent un des plus beaux décors jamais dressés dans la Cour d'honneur du Palais des papes pour *L'Ecole des femmes*, de Molière, avec Pierre Ardit en Arnolphe et Agnès Sourdillon en Agnès (photo). p. 22 à 24

www.lemonde.fr/festivals